

BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF

RECOMMANDE AUX FAMILLES VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

"BILLET PARISIEN"

Les affaires reprennent-elles? Peut-être, mais les deux millions de mobilisés ne sont pas là tout de même; le Sentier est discret, la Bourse presque silencieuse et ça manque vraiment d'entrain. Chacun fait son possible — on a mis un point d'honneur à payer son loyer, le jour habituel, qui est comme vous le savez le 15, date fatidique; les propriétaires sont fiers. Plusieurs sont aux tranchées, quelques uns sont morts, mais il y a toujours un fondé de pouvoirs ou un gerant pour présenter la quittance et huit fois sur dix il s'est trouvé un locataire docile pour le payer. C'est pourtant une lourde charge pour le Parisien, car avant la guerre les propriétaires ne connaissaient pas de limites à leurs prétentions. Les "placards" étroits, où le Parisien enferme sa famille, suivant l'expression d'Edmond About, qui avait de l'esprit comme un singe, coûtent des sommes considérables, et il faut économiser tous les ans une véritable fortune pour être logé avec un peu de confort. Le même appartement que vous payiez 3,000 francs, il y a vingt ans, est aujourd'hui doublé. Ajoutez les impôts et les frais, et un bourgeois de position moyenne, qui a besoin de trois ou quatre chambres, qui a des enfants, passe sa vie à mettre son budget en équilibre pour satisfaire les exigences de son propriétaire.

On assure qu'après la guerre cela changera, et qu'on ramènera les appartements à des prix de location convenables. Il faut le souhaiter. En attendant, par un reste de vieille habitude, la plupart des Parisiens — ceux qui ne sont pas mobilisés — ont payé leur terme. Quel est donc le philosophe qui a dit que l'habitude est une seconde nature?

Puis, me disait hier un vieux Parisien, cela distrait; tant qu'on pense à son propriétaire et à sa quittance, on ne pense pas à la guerre et aux atrocités des Allemands, dont M. Viviani s'est enfin décidé à publier le récit d'après l'enquête officielle. C'est la mobilisation de l'indignation, du mépris mondial. Si, après cela, les neutres qui sont restés jusqu'ici passifs ne sentent pas un avertissement de conscience, c'est qu'il faut désespérer des sentiments de probité, de justice et d'humanité, et nous ne désespérons pas, au contraire.

Sur les boulevards, malgré le froid et malgré la pluie, les passants s'arrêtent longuement pour lire ces récits épouvantables, incroyables, et dont rougiraient les sauvages les plus grossiers du centre de l'Afrique. Les marchands de journaux, dans leurs kiosques ne vendent guère, du reste, que les journaux qui parlent de la guerre ou qui reproduisent des vues plus ou moins arrangées, de la vie des tranchées et du front.

Les journaux étrangers arrivent maintenant plus nombreux et nous lisons couramment, le "Times", le "Journal de Genève", la "Gazette de Lausanne", qui ont beaucoup plus de nouvelles militaires que les journaux français, n'étant pas soumis à la censure.

Nous permettrai-je de constater que l'"Indépendance Belge" a trouvé une vogue nouvelle et une popularité qui nous flatte sans nous étonner. Pendant quarante ans le vaillant journal a soutenu de son mieux les idées de justice et de droit malgré la pression allemande qui a fallu repousser à plusieurs reprises. Les bons collaborateurs, qui ont suivi M. Lemonnier à Londres, ne veulent en tirer aucune vanité, mais on nous permettra de le constater en passant et le lecteur français en recherchant à nouveau le grand journal international avec un empressement heureux lui rend un hommage qui ne passe pas inaperçu. Que de réflexions flatteuses j'ai pu recueillir autour des kiosques du boulevard.

JEAN-BERNARD.

ceux qui versent leur sang dans cette terrible guerre.

Oui, c'est même un coup de poing sur le front des maris. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus: la sérénité inconsciente du journal qui publie l'annonce, ou l'état d'âme des "jeunes femmes et veuves" que le journal doit paraître à fond pour leur fournir de pareils sujets d'occupation.

Il fut un temps où Paris était couramment flétri en Allemagne du surnom de "Babylone moderne" et où nos femmes françaises — si vaillantes, si nobles et si fières — étaient considérées comme des poupées adonnées aux seuls jeux de la galanterie. Que les temps sont changés!

Le journaliste de la Prusse orientale doit être documenté sur ses lectrices pour leur proposer des remèdes aussi actifs contre l'oisiveté. On ne savait pas la blonde Gretchen tellement soucieuse de faire alterner la confection des confitures et les causeries avec "l'entité mâle," comme dirait herr professor. Evidemment ces jeunes conférencières et ces veuves joyeuses veulent entretenir leur "Kultur" pendant la guerre et ne rien perdre de leurs avantages. Espérons qu'elles trouveront à qui parler.

Quant au journaliste qui remplit ici avec tant de complaisance les fonctions toujours délicates d'intermédiaire, il semble pousser un peu loin l'indiscrétion professionnelle. En temps de guerre, l'annonce est plus rare, a-t-il songé: il ne faut pas regarder la couleur. Il n'a pas voulu être pris sans vert.

Et puis, en travaillant pour les femmes, le estime sans doute faire œuvre patriotique au premier chef: il prépare la repopulation si nécessaire après la guerre. Il ne faut pas que Gretchen chôme pour le roi de Prusse.

P. B.

Rapport officiel de la commission d'enquête française

(Suite.)

Le même jour, près de Méry, l'ennemi ouvrit le feu sur des pièces d'artillerie anglaise qui étaient en batterie au lieu dit "le Bout-de-la-Ville", et un combat s'engagea entre des corps de cavalerie des deux armées. A ce moment, les Allemands envahirent la sucrerie, qui est située dans une dépendance de la commune. Ils se saisirent du directeur, de sa famille, ainsi que de tout le personnel de l'usine, et pendant trois heures que dura l'engagement, les firent marcher parallèlement à eux, pour se protéger contre la fusillade qui les prenait de flanc. Parmi les vingt-cinq personnes qui furent si dangereusement exposées, se trouvaient des femmes et des enfants. Une ouvrière, Mme Jeanne Courtois reçut une balle qui lui traversa le bras gauche. A dix heures du soir, l'ennemi revint en force dans le village. Il en partit le lendemain, après avoir brûlé une maison, et avoir opéré un pillage général.

ILS TIRENT SUR DES BLESSES.

Le 2 septembre, il fit son entrée à Senlis, où il fut accueilli à coups de fusil par des troupes d'Afrique. Prétendant que c'étaient des civils qui avaient tiré sur lui, il mit le feu à deux quartiers de la ville. Cent cinq maisons furent brûlées de la manière suivante: les Allemands arrivaient en colonne dans les rues; au coup de sifflet d'un officier, certains d'entre eux sortaient des rangs, pour enfoncer les portes des habitations et les devançant les magasins; d'autres venant ensuite allumaient l'incendie avec des grenades et des fusées; enfin, des patrouilles qui les suivaient lançaient avec leurs fusils des projectiles incendiaires dans les immeubles où le feu ne prenait pas assez vite.

Tandis que nos soldats tiraient aux abords de la ville, les otages emmenés dans les rues par les Allemands, qui suivaient prudemment les trottoirs, étaient contraints à marcher au milieu de la chaussée. Le sieur Levasseur, la dame Dauchy et sa petite fille, âgée de cinq ans, les sieurs Pinchaux, Minoufflet, et Leymarie, furent au nombre des otages qu'on exposa ainsi à la mort. Près de l'hôpital, Levasseur fut tué. Bientôt Leymarie tomba à son tour, mortellement frappé. En le transportant au pied d'un mur, Minoufflet fut atteint d'une balle au genou. Un officier s'approcha de lui, demanda qu'il lui fit voir sa blessure, et soudain, lui tira à bout portant un coup de revolver dans l'épaule. Au même endroit, un témoin vit un autre officier en train de martyriser un soldat français blessé, lui portant des coups de bâton au visage.

Pendant ce temps, plusieurs meurtres sont commis. Le sieur Simon est traîné hors de chez lui, et tué d'un coup de fusil au côté. A deux heures, des Allemands enfoncent la porte de la maison du sieur Mégret. Celui-ci s'avance, promet de leur donner tout ce qu'ils demanderont, et leur apporte dix bouteilles de vin. Il est assassiné d'un coup de feu en pleine poitrine. Les sieurs Ramu, Vilcoq, Chambellant et Gaudet, poussés par la curiosité, sont allés regarder l'incendie du magasin à fourrages, auquel les troupes françaises ont mis le feu en se retirant. Des soldats ennemis tirent sur eux, à plusieurs reprises. Ramu est blessé, Gaudet est tué raide, Chambellant reçoit deux balles, l'une à la main droite, l'autre au-dessous de l'aîne, et il en meurt au bout de huit jours. Les sieurs Simon, Ecker, Chéry, Leblond, Rigault, Louis et Momus sont également tués dans Senlis.

A trois heures, le maire, M. Odent, est arrêté à l'hôtel de ville, sous le prétexte, contre lequel il proteste, que des civils auraient tiré sur les troupes allemandes. Pendant qu'on l'emène, le secrétaire de la mairie le rejoint auprès de l'hôtel du Grand-Cerf, et lui propose d'aller chercher les adjoints. "C'est inutile, répondit-il, ce sera assez d'une victime." Conduit à Chamant, le magistrat, pendant le trajet, est l'objet de brutalités odieuses. On lui arrache ses gants, pour les lui jeter au visage, on lui prend sa canne et on l'en frappe violemment à la tête. Enfin vers onze heures, on le fait comparaître devant trois officiers.

L'un d'eux l'interroge, persiste à l'accuser d'avoir tiré ou fait tirer sur les Allemands et le prévient qu'il va mourir. M. Odent s'approche alors de ses compagnons de captivité, leur remet ses papiers et son argent, leur serre les mains et, très dignement, leur fait ses adieux. Il revient ensuite auprès des officiers. Sur l'ordre de ceux-ci, deux soldats l'entraînent à une dizaine de mètres et lui mettent deux balles dans la tête. Les meurtriers creusent ensuite légèrement le sol et jettent sur le cadavre une couche de terre si mince que les pieds n'en sont pas recouverts. Quelques heures auparavant, à 200 mètres de là, six autres habitants de Senlis, les sieurs Pommier, Barbier, Aubert, Colteureau, Rigault, Arthur et Dewert avaient été déjà fusillés et enterrés.

Dans la même soirée, le sieur Jean Din, boulanger, arrêté à trois ou quatre heures de l'après-midi sans motif, puis conduit par le 10^e régiment poméranien d'infanterie à Villers-Saint-Frambourg, y était attaché à un poteau de pâture et lardé de coups de baïonnette.

Il va de soi que la ville de Senlis a été pillée. Tandis qu'il mettait à sac les maisons, l'ennemi se plaisait à exciter les mauvais instincts de la populace, en appelant des femmes de condition misérable pour leur donner une part du butin.

A Villers-Saint-Frambourg, la femme X... fut violée par un soldat qui était introduit chez elle. Après l'acte, elle se réfugia chez des voisins. La précaution était utile, car de nombreux camarades de l'agresseur firent irruption dans la maison, et furieux de n'y pas rencontrer la victime qu'ils cherchaient, brisèrent les vitres et s'emparèrent des poules, des lapins et du porc qu'ils trouvèrent dans les dépendances de l'habitation.

Le 3 septembre, à Creil, sous la direction d'un capitaine qui avait voulu contraindre le sieur Guillot et Demonts à lui indiquer les demeures des plus riches propriétaires, les Allemands se répandaient dans les maisons, en brisant portes et fenêtres et s'y livraient au pillage, avec la complicité de leurs chefs, auxquels ils venaient à chaque instant montrer les bijoux dont ils s'étaient emparés. Demonts et Guillot furent ensuite conduits dans la campagne, où ils rejoignirent une certaine d'habitant de Creil, de Nogent-sur-Oise et des environs. Tous ces prisonniers furent submergés dans la honte et la douleur de travailler contre la défense de leur patrie, en coupant un champ de maïs qui pouvait gêner le tir de l'ennemi, et en creusant des tranchées destinées à abriter les Allemands. Durant sept jours, on les garda sans leur donner de nourriture. Des femmes du pays, furent heureusement, les ravitailler un peu.

Pendant ce temps, dans la ville, plusieurs personnes étaient mises à mort. Le sieur Parent, qui se sauve, est tué rue Victor-Hugo par le coup de feu d'un uhlán. Dès qu'il est tombé, des cavaliers se précipitent sur lui, pour fouiller ses vêtements. Le sieur Alexandre a le crâne défoncé au carrefour de la rue Gambetta et de la rue Carnot. Des Allemands entrent chez le sieur Brèche, défilent de boissons. Trouvant sans doute qu'il ne les sert pas assez vite, ils l'entraînent

dans la cour de la dame Egasse, sa voisine, où un officier qui l'accuse d'avoir tiré sur des soldats, ordonne malgré ses dénégations, qu'il soit fusillé sur-le-champ. Mme Egasse essaie de fléchir les bourreaux, mais elle reçoit l'ordre brutal de se retirer. De la chambre où elle s'est rendue, elle entend les détonations, et elle voit par la fenêtre le corps de Brèche étendu sur le sol. Quand elle est descendue, elle ne peut s'empêcher d'exprimer le chagrin quelle ressent. L'officier lui dit alors: "Un homme mort, nous n'y faisons pas attention, on en voit tant! D'ailleurs, partout où l'on tire sur nous, nous tuons et nous brûlons."

Un jeune homme, nommé Odener, chargé d'un sac de riz, avait été amené de Liancourt jusqu'à Creil. En arrivant sur la place de l'Eglise, exténué par la fatigue et par les mauvais traitements qu'il a endurés, il se débarrasse de son fardeau et tente de se sauver. Deux soldats l'ajustent, font feu et l'abattent. Un nommé Leboeuf, qui avait été son compagnon de captivité, est mort à Creil, au bout de quelques jours, à la suite d'une blessure reçue en route.

L'armée du général von Kluck est arrivée le 2 septembre à Crepy-en-Valois et y a défilé pendant quatre jours. La ville a été complètement pillée, sous les yeux des officiers. Les bijouteries, notamment, ont été dévalisées.

(La suite à demain.)

PROHIBITION AND REVENUE

(From Rochester Evening Times.)

To most persons the question of a nation-wide prohibition means, in the abstract, whether or no there shall be a sale of liquors. To few, indeed, does the question of revenue enter into the proposition; and then only as a minor collateral issue. But the problem is immensely big and portentous in its aspect toward taxation and revenue.

Some statistics have recently come to notice which impress one with the magnitude of the problem. In 1912, the total revenue receipts of the United States from all sources were \$691,000,000 in which is included from import duties \$311,000,000. Apart from the import duties, the revenue of the nation, therefore, is approximately \$380,000,000.

Of this \$380,000,000 nearly \$300,000,000 is derived from taxes on distilled spirits, fermented liquors and tobacco. Deducing the import duties, taxes on distilled and fermented liquors and tobacco, the revenue of the nation from all other sources is only \$80,000,000—or about one-fifth of the total amount.

Even more striking is the fact that the entire import duties of the nation are only about equal to the taxes on distilled spirits, fermented liquors, and tobacco, being approximately \$300,000,000 each. In other words, one-third of the nation's revenue comes from spirits and liquors, one-tenth from tobacco and more than 43 per cent. of the total from these three tremendous interests.

It costs approximately \$295,000,000 to maintain our army and navy. The revenues from distilled spirits and fermented liquors is \$222,000,000, or three-fourths of the cost of these two great arms of the government. Add the revenue from tobacco to the above two and the whole cost, and a trifling more, of maintaining the army and navy would be met.

Uncle Sam, if he felt so inclined, could set apart the \$222,000,000 revenue from spirits and liquors and out of it pay the entire cost of pensions, the care of the Indians and the interest on the national debt and then have \$30,000 left for experimental purposes.

Here is something for the man of means to ponder. The estimated income tax for 1914 is \$87,000,000 and the estimated receipts from fermented liquors and distilled spirits is \$228,000,000. If the latter were abolished by national prohibition, the income tax would have to be increased two and one-half times; or, to illustrate, a man paying \$50 income tax now, would have to pay \$125 under national prohibition.

According to the census report for 1909, the brewing industry employed 76,000 persons. Five years ago it paid wages of more than \$70,000,000 a year. It paid nearly \$97,000,000 for materials, the farmer profiting by an overwhelming percentage through the sale of cereals. The brewing industry pays in wages, materials and incidental expenses more than \$316,000,000 a year. There is more than \$515,000,000 invested in it. Practically every business and calling in the country is directly or indirectly related to it.

Printemps d'Hiver

C'est le cœur sombre de l'hiver; décembre, angoissant crépuscule de l'année d'épreuves qui va mourir pour laisser naître l'année mystérieuse qui porte dans ses flancs le secret de nos victoires, décembre éteint le ciel et la terre; le gel ou la pluie aggrave la tranchée où s'abritent les corps des soldats comme jadis les corps des chevaliers dans des coffres de fer; sur les coteaux qu'on se dispute, la neige étend sa blancheur rougie par les chocs meurtriers; mais cette ombre, ce froid, ce sommeil des choses n'engourdisse pas l'ardeur singulière des âmes; nous vivons une heure épique, une heure de clarté sublime et d'héroïque mouvement; dans les jeunes cœurs qui battent pour le salut de notre race brille une vive lumière; la classe de 1914 s'est envolée, rayonnante et gaie, vers la bataille, comme un essaim d'abeilles vers la joie d'un printemps; la classe de 1915, à son tour, s'envole; un même rayon printanier illumine...

Oui, voilà bien notre printemps, le printemps de la France qui brille en plein hiver; il fait chaud dans les jeunes cœurs; un sang rapide court dans les veines de nos fils armés pour l'idéal des âmes; c'est un merveilleux renouveau d'enthousiasme, de bravoure et de sacrifice, le splendide réveil d'une génération qu'on croyait assoupie; tout germe, tout bourgeonne, tout élate à la fois; on savoure l'ivresse du grand secret perdu et retrouvé; on a retrouvé la Patrie.

Ce départ hivernal pour la frontière évoque l'image d'un autre départ dont nous fûmes les témoins ravis et gonflés d'espérance, du départ estival, le jour imprévu de cette mobilisation qui semblait impossible et dont nous partions sans y croire, de cette mobilisation qui soudain purifia la France et l'unifia. Le mois d'août annula la campagne. Je les revois par le souvenir, aussi nets et précis que les virent mes yeux, nos premiers appels; la file ininterrompue des trains qui les emportaient traversait la gare d'une petite commune de la banlieue dont j'étais l'hôte; je ne pouvais m'en éloigner; j'y avais élu domicile; les wagons arrivaient tout fleuris et tout verts de feuillages; de ces bosquets mouvants sortait la gaieté des chansons où vibre un courage rieur. Pauvre et lourde brute, leur Siegfried wagnérien, que je m'accuse d'avoir trop applaudi, comparé aux légers et rapides soldats qui entonnaient vraiment l'allégresse du voyage! La Valkyrie qu'ils révélaient, les nôtres, était l'âme immortelle de saint Louis, de cette Jeanne d'Arc qui bientôt, espérons-le, aura enfin sa fête nationale, de Henri IV et des fils de 92, l'âme changeante en apparence mais foncièrement fidèle au chevaleresque idéal, l'âme si finement chantante et si doucement embaumée.

Où les enfants, les chers enfants, l'avant-garde, — le premier jet de notre sève, — tout jeunes, tout naïfs, heureux comme on l'est à vingt ans en récréation, en balade, jetant au hasard mille facettes épiques et croquant des bonbons qu'on leur donnait à profusion, si pleins de vie qu'ils ne croyaient pas à la mort et nous criaient pour nous rassurer, nous qui restions tranquilles au logis: — "Ayez pas peur... au revoir... à bientôt... nous reviendrons tous..." et combien libérés de la crainte, dont nous avons peine à guérir, de la peur du colosse allemand, fortement botté et rasqué, mais qui débottent et décoiffent les charges à la baïonnette!

Les enfants! les chers enfants! Je respire encore les gros bouquets dont ils nous saluaient, les bouquets mêlés à leurs armes et qui faisaient partie de leurs équipements, qui mobilisaient avec eux l'odeur des sucs de nos sillons. D'Espartès nous a montré la guerre en dentelle; eux, nous donnaient le spectacle d'une mobilisation dans les roses; et ces roses, ces belles roses de nos jardins, associées à nos destins, poétisaient d'avance les exploits, nous promettaient, par leur parfum qui est leur style, la victoire, nous souriaient au passage, puis s'éloignaient, s'évanouissaient à l'horizon...

Que j'en ai vu passer, de trains chantants et fleuris! Long fleuve embaumé et sonore qui charriait nos muscles, notre sang, notre rêve. Il emportait la France renouvelée, tonifiée, guérie de ses obscurités et de ses petites, de ses vaines querelles, de ses agitations stériles, de la basse politique et du café-concert, la France, au lendemain de l'ignominie, des scandales, toute claire et toute fraîche, résolue à vaincre, à tuer la guerre par la guerre, la France retransfigurée, debout sur son Thor, étalante et magnifique.

Ils revinrent, les trains d'août, vides, sans fleurs ni feuillages, ou, plus tristes encore, parés de branches mortes et de verdure desséchées, vestiges de l'heure envolée; ils retournaient au cœur du pays chercher d'autres cargaisons d'héroïsmes; ils effleuraient au souffle des mitrailles, les roses du premier départ! Des jeunes mains, dont l'insouciance bravoure les agitait, beaucoup, déjà, pendaient inertes et sanglantes...

Les héros tombés revivent dans ceux qui partent aujourd'hui et qui demain occuperont leurs places, prolongeant, par la vertu du sacrifice, une minute inoubliable de concorde et d'harmonie faisant, comme eux, briller le printemps de la race qui rayonne au cœur de l'hiver.

EMILE DE SAINT-AUBAN.

ent pour nous rassurer, nous qui restions tranquilles au logis: — "Ayez pas peur... au revoir... à bientôt... nous reviendrons tous..." et combien libérés de la crainte, dont nous avons peine à guérir, de la peur du colosse allemand, fortement botté et rasqué, mais qui débottent et décoiffent les charges à la baïonnette!

Les enfants! les chers enfants! Je respire encore les gros bouquets dont ils nous saluaient, les bouquets mêlés à leurs armes et qui faisaient partie de leurs équipements, qui mobilisaient avec eux l'odeur des sucs de nos sillons. D'Espartès nous a montré la guerre en dentelle; eux, nous donnaient le spectacle d'une mobilisation dans les roses; et ces roses, ces belles roses de nos jardins, associées à nos destins, poétisaient d'avance les exploits, nous promettaient, par leur parfum qui est leur style, la victoire, nous souriaient au passage, puis s'éloignaient, s'évanouissaient à l'horizon...

Que j'en ai vu passer, de trains chantants et fleuris! Long fleuve embaumé et sonore qui charriait nos muscles, notre sang, notre rêve. Il emportait la France renouvelée, tonifiée, guérie de ses obscurités et de ses petites, de ses vaines querelles, de ses agitations stériles, de la basse politique et du café-concert, la France, au lendemain de l'ignominie, des scandales, toute claire et toute fraîche, résolue à vaincre, à tuer la guerre par la guerre, la France retransfigurée, debout sur son Thor, étalante et magnifique.

Ils revinrent, les trains d'août, vides, sans fleurs ni feuillages, ou, plus tristes encore, parés de branches mortes et de verdure desséchées, vestiges de l'heure envolée; ils retournaient au cœur du pays chercher d'autres cargaisons d'héroïsmes; ils effleuraient au souffle des mitrailles, les roses du premier départ! Des jeunes mains, dont l'insouciance bravoure les agitait, beaucoup, déjà, pendaient inertes et sanglantes...

Les héros tombés revivent dans ceux qui partent aujourd'hui et qui demain occuperont leurs places, prolongeant, par la vertu du sacrifice, une minute inoubliable de concorde et d'harmonie faisant, comme eux, briller le printemps de la race qui rayonne au cœur de l'hiver.

EMILE DE SAINT-AUBAN.

LE TEMPS

BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL

Observations prises Vendredi à 8 heures du soir.

PREVISIONS pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps incertain, mais froid. Légère vent au Sud-Est.

TEMPERATURE.

La température d'hier à la Nouvelle-Orléans, suivant le thermographe du bureau météorologique des Etats-Unis, sur le toit de la Douane, était comme suit:

Heure	Température
7 a. m.	56
9 a. m.	58
11 a. m.	60
1 p. m.	62
3 p. m.	67
5 p. m.	67

Le bulletin suivant donne le temps pour la journée du 13 février 1915, à la Nouvelle-Orléans:

Heure	Temp.	Vent.	Pluie.
7 a. m.	56	SE-12	00
7 p. m.	62	SE-12	00

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche. Coins des rues Dauphine et Beauséjour, à deux blocs de la rue du Canal, 2^eme District.

F. A. BRUNET

IMPORTATEUR DIRECT

HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLER

313 — RUE ROYALE — 313

ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE

La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans. Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de nos marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence. Les ordres de la campagne sont sollicités.

PHONE MAIN 4360.

CHARBONS

COKE POUR GAZ ET FONDERIE

W. G. COYLE & CO., Inc.

337 RUE CARONDELET

PHONE MAIN 2126